

n'est que l'expression d'un vice constitutionnel, en première ligne de la scrofule et de la syphilis; l'herpétisme, le rhumatisme et la goutte ne viennent qu'au second plan. Meigs et Pepper ont décrit le coryza chronique postdiphthéritique. Chez les chanteurs, les buveurs et les fumeurs, on observe souvent un coryza chronique limité à l'arrière-cavité des fosses nasales et que, pour cela même, on désigne sous le nom de *coryza postérieur* (Desnos).

ANATOMIE PATHOLOGIQUE. — Les lésions du *coryza aigu* n'ont rien qui leur soit spécial et qui les distingue des autres inflammations catarrhales. La muqueuse est rouge, injectée; elle est boursoflée, épaissie, et le siège d'une exsudation dont les caractères varient avec l'âge de l'inflammation. Au début, l'exsudation, claire et légèrement filante, contient de la mucine et du chlorure de sodium en grandes proportions, ainsi que du chlorhydrate d'ammoniaque (Donders); elle ne renferme que quelques éléments figurés, ce qui justifie sa transparence. Bientôt le liquide s'opacifie : d'abord louche, il ne tarde pas à devenir jaune ou jaune verdâtre, quelquefois sanguinolent; en même temps il s'épaissit; la présence d'éléments anatomiques en grand nombre (cellules épithéliales gonflées et granuleuses, leucocytes, globules sanguins, etc.) explique cette transformation.

Le contact prolongé du liquide irritant qui s'écoule constamment par les narines provoque souvent de l'inflammation du sillon naso-labial : tantôt ce n'est que de l'érythème simple, tantôt il se produit de petites ulcérations; on a vu dans certains cas des éruptions vésiculeuses.

L'inflammation ne se limite pas toujours à la membrane pituitaire; elle peut gagner les sinus frontaux ou s'étendre du côté de l'arrière-gorge; d'autres fois elle se propage par l'intermédiaire du canal nasal jusqu'à la conjonctive.

Les ulcérations de la pituitaire sont exceptionnelles dans le coryza aigu; c'est à peine si l'on observe dans quelques points de légères excoriations ou éraillures de la muqueuse. Elles sont au contraire plus fréquentes dans le *coryza* ou *rhinite chronique*; cependant elles sont loin d'y être constantes. La rhinite chronique peut en effet se présenter sous deux aspects bien différents et affecter tantôt la forme hypertrophique, tantôt une forme atrophique. Dans la première, la muqueuse est le siège d'un épaissement considérable et qui peut aller parfois jusqu'à l'obstruction des fosses nasales : les cornets inférieurs et moyens sont souvent le siège d'une altération analogue, et à leur niveau, la muqueuse hyperplasiée va jusqu'à former des bourrelets plus

ou moins mobiles simulant assez bien des polypes à large base d'implantation.

La forme hypertrophique de la rhinite s'accompagne d'une sécrétion abondante qui s'accumule dans les parties postérieures; mais les ulcérations n'y sont pas habituelles; à moins toutefois qu'on ait affaire à des sujets syphilitiques ou scrofuleux, auquel cas elle peut être le prélude d'ulcérations destructives.

Dans la seconde forme (rhinite atrophique), l'aspect de la muqueuse nasale est tout différent : la muqueuse est amincie, les cornets inférieurs diminuent de volume et l'espace qui les sépare de la cloison se remplit de mucosités épaisses, adhérentes, qui se dessèchent facilement sous l'influence du courant d'air qui traverse les fosses nasales dilatées. Ces mucosités desséchées forment des croûtes qui déterminent un peu d'excoriation de la muqueuse, mais pas de véritable ulcération.

Le plus souvent la rhinite atrophique est atrophique d'emblée, bien que quelques auteurs admettent qu'elle passe par la forme hypertrophique qui en deviendrait le premier stade; et Lœwenberg l'attribue à la présence d'un microbe spécifique à forme sporulaire. Quoi qu'il en soit, l'atrophie peut être telle, que les cornets inférieurs disparaissent presque entièrement, et qu'on peut apercevoir la paroi du pharynx à travers les fosses nasales transformées en une vaste cavité. Quelquefois cependant le cornet moyen subit une sorte d'hypertrophie compensatrice et vient combler en partie le vide formé par le processus atrophique.

Trousseau avait bien décrit ce coryza chronique non ulcéreux ou punaisie proprement dite.

Quand la *rhinite chronique* est *ulcéreuse*, on trouve alors une altération profonde de la muqueuse : non seulement l'épithélium est détruit dans certains points, mais les couches sous-jacentes sont intéressées; les os peuvent être mis à nu; souvent le travail d'ulcération les envahit et détermine des perforations (de la cloison principalement); d'autres fois ils se nécrosent par places et sont éliminés sous forme de petits séquestres.

L'exsudat qu'on observe en pareil cas est habituellement épais et verdâtre; il exhale une odeur repoussante (ozène, punaisie) et peut se concréter sous forme de croûtes qui se dessèchent au niveau des ulcérations qu'elles masquent; quand on cherche à détacher ces croûtes, on produit de petites déchirures qui occasionnent des épistaxis.

Le *coryza postérieur* n'est pas plus ulcéreux que la rhinite

atrophique, il est caractérisé par les altérations anatomiques du catarrhe chronique : la muqueuse est épaissie, pâle dans quelques points, rouge et variqueuse dans d'autres, et parsemée de saillies bourgeonnantes dues à l'hypertrophie des follicules glandulaires. Tornwald de Dantzig et Tissier pensent que le point de départ des accidents réside dans l'inflammation primitive de la glande de Luschka et dans la production de mucosités très adhérentes qui entraînent l'atrophie de la muqueuse et la production de granulations pharyngées. Celles-ci ne seraient plus une affection primitive, mais une conséquence directe du coryza postérieur (Gouguenheim).

DESCRIPTION. — Le *coryza aigu* débute généralement par une sensation de chatouillement et de chaleur à la racine du nez, avec courbature, céphalalgie frontale quelquefois gravative, de l'enchi-frènement ou embarras des fosses nasales, suivis bientôt d'une certaine gêne de la respiration, et assez souvent d'une diminution de l'odorat. La fièvre est ordinairement peu marquée; cependant elle peut être assez intense quand la courbature est prononcée.

Dans quelques cas on provoque de la douleur en pressant au niveau des sinus frontaux; la pression digitale peut même y déceler un léger degré d'œdème (Peter).

Tout d'abord les narines sont sèches. Au bout de quelques heures, la sécrétion s'établit; il se produit alors des picotements et des éternuements (sortes de spasmes réflexes occasionnés par l'action irritante de l'exsudation sur les extrémités nerveuses du trijumeau).

La respiration par les fosses nasales est difficile ou impossible; le malade est forcé de respirer par la bouche, ce qui devient parfois l'origine d'une angine causée par l'arrivée brusque d'une trop grande quantité d'air froid ou non chargé de vapeur d'eau. La voix est par cela même considérablement modifiée : elle est nasonnée, ou mieux pharyngophonique, suivant l'expression de Krishaber (1).

Le gonflement de la muqueuse au niveau des orifices des sinus provoque des douleurs souvent très violentes qui sont dues à l'étranglement que la muqueuse éprouve à ce niveau. Le gonflement peut être tel que les voies de communication se trouvent

(1) Les cavités des fosses nasales et les sinus qui s'y rattachent constituent, nous l'avons vu, des caisses de résonance où se produisent des *harmoniques*, qui vont concourir à la production des sons fondamentaux. Dans le coryza, les *harmoniques nasales* ne se produisent plus.

interrompues; l'exsudat s'accumule alors dans les sinus, il les distend, et donne lieu quelquefois à une sensation de ballottement.

Les rapports de certaines branches nerveuses (rameau ophthalmique de Willis, nerf maxillaire inférieur) avec les sinus rendent compte des douleurs périorbitaires ou périalvéolaires éprouvées par quelques malades. La propagation de l'inflammation au canal nasal et aux conjonctives occasionne souvent le gonflement et la rougeur des paupières avec larmolement; son extension à la trompe d'Eustache peut déterminer la surdité.

Les choses durent ainsi de six à huit jours; puis, à moins de complications, assez rares, du reste, l'exsudat se modifie, les symptômes s'amendent et disparaissent progressivement. Aussi le coryza aigu est-il chez l'adulte une indisposition plutôt qu'une maladie. Chez l'enfant à la mamelle il en est tout autrement. Pendant qu'il tète, le nouveau-né ne peut respirer que par les fosses nasales; si cette voie est obstruée, la succion devient impossible; l'enfant refuse le sein et peut mourir dans le marasme que cause l'inanition. Chez lui, en outre, la coexistence de l'amygdalite et du coryza est fréquente, souvent même l'inflammation gagne le larynx, la trachée et les bronches; il y a de la fièvre et l'on se trouve en face d'un véritable état catarrhal grave.

Les coryzas répétés, comme le coryza chronique, peuvent, chez l'enfant, déterminer des déformations thoraciques; celles-ci sont le résultat du défaut d'équilibre que provoque entre les pressions intrathoracique et extrathoracique l'obstacle apporté par le mauvais fonctionnement des fosses nasales à la libre entrée de l'air dans le poumon (Peter).

Quelquefois les coryzas se succèdent chez le même individu à courts intervalles et sans phénomènes aigus bien accentués. On a donné à cette variété de l'affection le nom de *coryza subaigu à répétition*. Celui-ci se propage souvent à la caisse du tympan et jusqu'aux cellules mastoïdiennes. Dans cette forme, la perforation du tympan a été plusieurs fois observée. Le coryza subaigu est plus spécial à l'enfance; la dureté de l'ouïe et le ronflement pendant le sommeil constituent en général les premiers symptômes qui attirent l'attention.

Quant au coryza plus particulièrement connu sous le nom de coryza des foins et qu'on attribue depuis les travaux de Blackley à l'action irritante du pollen des graminées sur la muqueuse oculaire et nasale, il se développe de préférence dans les classes

riches et chez les citadins ; il implique une susceptibilité particulière des réactions nerveuses et peut affecter deux formes spéciales : celle de la grippe et celle de l'asthme (voy. plus loin ce dernier article).

Le *coryza chronique*, indépendamment des symptômes qui appartiennent à tous les coryzas, et que nous avons déjà décrits (enchifrènement, douleurs de tête, diminution de l'odorat, altération de la voix, gêne de la respiration, etc.), présente quelques caractères spéciaux et qui varient avec la forme de la détermination anatomique. C'est ainsi que dans la rhinite hypertrophique ou obstruante on peut voir apparaître, assez fréquemment d'ailleurs, à titre de complications, un certain nombre de ces accidents que Voltolini, Hack, Hering ont décrits, plus particulièrement dans ces dernières années, sous le nom de névroses réflexes et qui sont l'asthme, la coqueluche, la migraine, les névralgies de la cinquième paire, l'aphonie, etc. La guérison de ces accidents à la suite de la destruction de l'obstacle nasal semble bien confirmer le rapport de cause à effet admis par ces différents auteurs. Dans la rhinite atrophique on trouve une sécrétion muqueuse épaisse, purulente, et quelquefois d'une odeur fétide (ozène, punaisie) ; une rougeur prononcée de la pituitaire, appréciable même à l'œil nu ; des ulcérations que le rhinoscope fait découvrir, des croûtes adhérentes, etc. Sa marche est lente, sa durée désespérante de longueur.

DIAGNOSTIC. — Le *coryza* est très aisément reconnu ; ce qui importe surtout, c'est d'en établir la nature et la signification.

Un *coryza* à début brusque, avec sensation de courbature généralisée et dépression considérable des forces, indique généralement l'invasion de la grippe. S'il est accompagné de phénomènes de catarrhe oculaire, bronchique, et surtout s'il existe une influence épidémique, on devra penser à la rougeole.

Quant au *coryza chronique*, il n'est pas toujours aisé de dire s'il tient à la scrofule ou à la syphilis, malgré l'existence des ulcérations ; ce n'est qu'en tenant compte des antécédents du malade, et quelquefois en attendant les effets du traitement spécifique, qu'on pourra se prononcer. Le *coryza syphilitique* du nouveau-né n'a rien en lui-même de caractéristique, quoi qu'en aient dit certains auteurs ; ce n'est qu'en le rapprochant des autres accidents présentés par le petit malade (rhagades autour des lèvres ou de l'anus, éruptions de pemphigus, ballonnement du ventre avec tuméfaction du foie, ostéophytes crâniennes ou périphériques de Parrot, etc.), et surtout en tenant compte de

l'état général (coloration bistrée de la peau, cachexie précoce, épuisement rapide malgré une alimentation réparatrice), qu'on pourra affirmer l'origine syphilitique de l'affection.

Le *coryza subaigu* est souvent assez difficile à reconnaître à son début. Chez les vieillards surtout il donne lieu à des hallucinations de l'ouïe, à de l'anosmie avec céphalalgie frontale, ensemble de symptômes qui peut en imposer pour une disposition à l'apoplexie cérébrale. Avec un peu d'attention on arrivera à éviter l'erreur.

Le *coryza postérieur* est caractérisé surtout par un sentiment de gêne derrière le voile du palais : on voit les malades qui en sont affectés chercher à se débarrasser des mucosités qui encombrant l'arrière-gorge par des mouvements de déglutition répétés, ou par un raclement tout particulier, avec aspirations sonores, que les Anglais désignent sous le nom d'*hawkin*.

L'application du miroir laryngoscopique à l'examen de l'arrière-gorge et de l'arrière-cavité des fosses nasales permet de se rendre un compte exact de l'état anatomique des parties.

TRAITEMENT. — Chez l'adulte, le traitement du *coryza aigu* simple se borne en général à l'emploi de quelques moyens hygiéniques ; s'il y a de la courbature, on prescrira le repos à la chambre et des boissons chaudes ; s'il y a enchifrènement, punaisie, il faut remédier, autant que faire se peut, aux inconvénients qui résultent pour la respiration de l'obstruction des narines. Parmi les différents moyens conseillés à cet effet, les aspirations de vapeurs émollientes ou même d'iode, d'ammôniaque, de baume de Fioraventi, et principalement de poudre de camphre, peuvent être avantageusement utilisées. Jaccoud pourtant aurait observé sur lui-même l'aggravation des accidents sous l'influence des inhalations d'iode. B. Teissier a conseillé comme moyen abortif la cautérisation légère des fosses nasales dans les premières heures de la maladie, avec une solution de nitrate d'argent (0,25 pour 30). Aujourd'hui les applications de cocaïne, qui tendent à se répandre, paraissent atténuer non seulement la douleur, mais aussi l'intensité des accidents.

Chez l'enfant à la mamelle, il faut veiller avec grand soin à l'alimentation : si l'enfant se trouve dans l'impossibilité de teter, on le nourrira à la cuiller ou au biberon, on fera des onctions avec des corps gras sur les sinus ; l'enchifrènement frontal cède souvent très rapidement à l'application d'un petit cataplasme de fécule à la racine du nez ; enfin, s'il y a de la bronchite, on pourra administrer avec avantage un peu d'ipéca.

Les applications chaudes pourront rendre des services en cas de phénomènes d'étranglement au niveau des sinus; sous leur influence on voit parfois les accidents s'amender avec une grande rapidité.

Si le coryza est chronique, c'est à l'état constitutionnel qu'on s'adressera tout d'abord: la médication variera avec la prédisposition de chacun (syphilis, scrofule, goutte, etc.). Le traitement local ne sera point délaissé: les irrigations naso-pharyngiennes, répétées et faites avec persévérance, les attouchements à la teinture d'iode ou au nitrate d'argent, pourront être utiles. S'il s'agit de coryza postérieur, on portera directement à l'aide d'une baleine recourbée les agents modificateurs (iode, nitrate d'argent) sur les parties altérées. Il sera quelquefois utile d'enlever les amygdales si elles sont trop volumineuses; ce moyen contribue à favoriser l'activité de la respiration buccale.

Si la rhinite chronique s'accompagnait d'une des névroses réflexes dont nous avons parlé plus haut, on serait autorisé, dans le cas où celle-ci aurait résisté aux traitements habituels, à la rattacher à l'altération de la muqueuse nasale, et l'on devrait recourir soit à des badigeonnages avec une solution cocaïnée au dixième, soit à la cautérisation avec le galvanocautère, pour restreindre autant que possible l'hypertrophie de la muqueuse.

Le traitement thermal, qui s'adresse à l'état constitutionnel, aura parfois de très sérieux avantages. Les eaux sulfureuses comme Uriage, Allevard, Canterets, et surtout les eaux sulfureuses et iodurées, comme Châles, trouvent ici leur indication.

TROUSSEAU et LASÈQUE. Syphilis constitutionnelle des enfants du premier âge (Arch. gén. de méd., 1847. — DONDEES. Nederl. Lancet., 1849. — B. TEISSIER. Bull. thérap., 1850. — DIDAY. Traité de la syphilis des nouveau-nés, 1854. — NOEL GUENEAU DE MUSSY. Angine glanduleuse. Paris, 1857. — GAILLETON. Traitement de l'ozène par les douches nasales (Soc. des sc. méd. de Lyon, 1865-1866). — DESNOS. Coryza, in Nouv. Dict. de méd. et de chir., 1868. — ALVIN. Nouvel app. à douches naso-pharyngiennes (Société de méd. de Lyon, 1876. — PARROT. Leçons sur la syphilis héréditaire, prof. à l'hôpit. des Enf. assistés. Paris, 1877 (inédit). — PETER. Cours de la Faculté, 1877, Paris (Leçons inédites). — D'ESPINE et PICOT. Maladies de l'enfance, 2^e édit., 1880. — B. TEISSIER. Leçons clin. sur les eaux minérales, in France méd., 1884. — A. FLINT. Étiologie et traitement du coryza aigu (Med. News, 1885). — W. HACK. De l'asthme et de son traitement chirurgical (Berlin. klin. Woch., 1885). — BEVERLEY ROBINSON. Traité pratique du catarrhe du nez. New-York, 1885. SAJOUS. — Maladies du nez et de la gorge. Philadelphia, 1885. — MOREL-MACKENZIE. Hay Fever. Londres, 1885. — MACKENZIE. Rhinite chronique (Med. News, 1885). — P. TISSIER. Annales des maladies de l'oreille et du larynx, 1886. — HERING. Névroses réflexes déterminées par les affections nasales, *ibid.*, 1886. — MACKENZIE. Coryza vaso-moteur périodique, *ibid.*, 1886.

ÉPISTAXIS

Épistaxis veut dire saignement par le nez, hémorrhagie nasale.

Cette hémorrhagie est *idiopathique* ou *symptomatique*. Le plus ordinairement elle est la conséquence d'une disposition constitutionnelle, d'une dyscrasie sanguine, d'une altération des capillaires de la muqueuse nasale, ou encore d'un obstacle mécanique à la circulation de retour. Voici, en général, les conditions les plus communes dans lesquelles on l'observe :

L'épistaxis idiopathique est fréquente chez les enfants et chez les jeunes gens. Elle est favorisée par toutes les circonstances capables d'occasionner l'afflux du sang vers la tête: l'application trop soutenue de l'esprit, les émotions, une trop forte chaleur des appartements, le froid aux pieds, l'insolation, les chutes sur la tête, l'introduction des doigts dans les fosses nasales qui détermine des excoriations de la muqueuse; elle est fréquente aussi chez les sujets à tempérament sanguin qui sont prédisposés aux congestions du côté de l'encéphale, etc. Calmettes a observé un fait d'épistaxis liée à la présence d'un anévrysme miliaire développé sous la muqueuse des fosses nasales.

Chez la femme, l'épistaxis peut se présenter comme flux sanguin *supplémentaire* ou *complémentaire* d'une hémorrhagie menstruelle absente ou incomplète.

En Afrique, il n'est pas rare de voir des épistaxis intenses provoquées par la piqûre d'une sangsue reniflée par mégarde avec l'eau d'une source ou d'un torrent (Baizeau).

Dans la grande majorité des cas l'épistaxis est *symptomatique*. On la rencontre dans les maladies du cœur ou du foie qui entravent la circulation veineuse (rétrécissement mitral, cirrhose du foie, etc.); dans la coqueluche pendant les violents efforts qui accompagnent les quintes de toux; au début de certaines fièvres graves dont elle est en quelque sorte un signe prémonitoire (dothiéntérie, rougeole); elle figure au premier rang des hémorrhagies qui caractérisent la *forme dite hémorrhagique* des pyrexies exanthématiques (variole, rougeole, scarlatine, etc.); enfin, elle est habituelle dans ces états dyscrasiques profonds qu'on appelle lictère grave, le purpura, le scorbut, l'hémophilie, la leucocythémie, le mal de Bright, l'impaludisme chronique, le diabète, etc. Les épistaxis répétées se montreraient souvent comme phénomène prémonitoire de l'évolution tuberculeuse (Peter). Enfin, d'après les dernières observations de Verneuil, on

pourrait la rencontrer comme conséquence d'un certain nombre d'altérations de la glande hépatique.

Les saignements de nez de l'insuffisance aortique ont une pathogénie assez obscure; il est probable cependant que l'altération athéromateuse des vaisseaux, si fréquente en pareil cas, doit jouer un certain rôle dans leur production.

Quoi qu'il en soit, le point de départ de l'hémorrhagie semble toujours identique et provenir d'un vaisseau de la partie antérieure des fosses nasales sur la cloison (Voltolini).

DESCRIPTION. — Quelquefois l'épistaxis est précédée d'une sorte de molimen du côté de la tête: la face est vultueuse, le cerveau semble pesant; il peut y avoir une sensation de chatouillement incommode dans les fosses nasales. En général, c'est inopinément que l'hémorrhagie apparaît.

Elle est plus ou moins abondante suivant les cas: tantôt le sang, rouge, rutilant, non aéré, s'écoule goutte à goutte et par une seule narine; la perte ne s'élève pas au delà de quelques grammes; un petit caillot se produit, se dessèche et l'hémorrhagie s'arrête; il est presque impossible d'apercevoir à travers l'ouverture des narines le point de la muqueuse qui donne naissance à l'écoulement sanguin; tantôt l'hémorrhagie se produit presque en nappe, l'écoulement est abondant et continu; non seulement le sang peut s'échapper par les deux narines à la fois, mais il fuse par l'arrière-cavité des fosses nasales, il tombe dans le pharynx et détermine des mouvements d'expulsion et le rejet de mucosités sanguinolentes, quelquefois même de sang pur ou mélangé de caillots.

Les épistaxis intenses se font souvent en plusieurs temps, présentant une série de rémissions et de reprises. Un caillot volumineux obstrue momentanément l'ouverture des narines; l'hémorrhagie semble s'arrêter; mais sous l'influence d'un mouvement expiratoire prononcé, ou simplement de la *vis à tergo*, le caillot est expulsé sous forme d'un long cylindre noirâtre et l'écoulement reparait aussi abondant qu'auparavant.

Dans ces cas, la perte de sang peut atteindre des proportions élevées, le malade est pâle, affaibli, ses extrémités se refroidissent; la syncope se produit quelquefois. La mort même a été observée. Si les hémorrhagies se répètent fréquemment, il peut en résulter une anémie accentuée.

Les épistaxis liées à l'intoxication palustre se reproduisent quelquefois à époque fixe, affectant ainsi un caractère vraiment intermittent.

La facilité avec laquelle le sang passe des cavités nasales dans le pharynx implique la nécessité d'explorer avec soin l'arrière-gorge toutes les fois qu'on observe un crachement de sang. Dans le décubitus dorsal, l'épistaxis peut ne donner lieu à aucune hémorrhagie extérieure: le sang pénètre dans le pharynx; là il peut être dégluti ou aspiré dans le canal laryngo-trachéal; dans l'estomac, il subit des altérations spéciales qui en modifient la coloration et lui donnent l'aspect du sang de l'hématémèse; dans les bronches, il se mélange à l'air ou à des mucosités et peut simuler les crachats hémoptoïques.

TRAITEMENT. — L'épistaxis des individus pléthoriques ou des femmes mal réglées doit en général être respectée; chez ces dernières, toutefois, il faut chercher à imprimer au molimen hémorrhagique sa véritable direction.

Quand l'écoulement est peu abondant, c'est à des procédés simples qu'il faut avoir recours: l'élévation du bras correspondant à la narine qui saigne, les applications froides sur le front ou dans le dos, l'aspiration par les narines d'eau glacée ou vinaigrée, etc.

Lorsque l'hémorrhagie est plus abondante, on pourra introduire dans les fosses nasales un tampon, ou un petit chapelet de tampons de charpie imbibés de perchlorure de fer, ou de tout autre liquide hémostatique. Généralement ces moyens suffisent, puisque, ainsi que Voltolini l'a montré tout récemment, le sang épanché provient presque toujours de la partie antérieure de la cloison. Dans le cas cependant où ils seraient insuffisants, il faudra recourir au tamponnement avec la sonde de Belloc; toutefois, l'hémostase devra être réalisée à l'aide de moyens antiseptiques afin d'éviter l'otite moyenne grave que l'on a observée quelquefois à la suite du tamponnement.

L'indication causale sera remplie avec soin. Ainsi dans le cas d'hémorrhagie nasale rebelle tenant à une cirrhose du foie, une dérivation opportune, telle qu'un vésicatoire appliqué sur la région hépatique, pourra promptement mettre fin à l'hémorrhagie (Verneuil). Le fer, le quinquina, les toniques, serviront à combattre l'anémie consécutive aux épistaxis répétées. Dans ces derniers cas, les eaux salines, un séjour aux bains de mer, rendent de grands services. Les épistaxis intermittentes d'origine marématique sont justiciables du sulfate de quinine.

NÉGRIER (d'Angers). Arch. gén. de méd., 1842. — BAIZEAU. Arch. gén. de médecine 1863. — MARTINEAU. Épistaxis abond. guérie par le sulfate de quinine (Union méd.

1868). — BOUGHARD. Pathogénie des hémorrhagies, th. concours, 1869. — PICOT. Les grands processus morbides, 1876. — MANUEL ORIA. Epistaxis intermittente (Rev. d'Hayem, 1880). — CALMETTES. De l'ozène. (Rev. générale in Rev. d'Hayem, 1880). — Id., in Progrès méd., 1881. — GARNIER. Epistaxis intermittente (Assoc. franç., 1881). — L.-H. PETIT. Gazette hebdomadaire du 11 mars 1884. — VOLTOLINI. Epistaxis, (Ann. mal. or. et larynx, juillet 1885). — RENDU. Epistaxis chez les enfants (Sem. médicale). VERNEUIL. Epistaxis dans les maladies du foie. (Acad. méd., 1887).

II. — MALADIES DU LARYNX.

Dans l'exposé des affections du larynx, nous suivrons l'ordre suivant :

Nous décrirons : 1° les *inflammations du larynx*, comprenant l'étude des laryngites aiguës et chroniques ;

2° Les *accidents ou complications des laryngites*, œdème de la glotte, laryngite striduleuse ;

3° Les *accidents nerveux d'origine laryngée*, spasmes ou paralyties.

4° Nous consacrerons un article spécial à la diphthérie du larynx, au *croup*. Peut-être la description de cette maladie eût-elle été mieux placée avec l'étude des maladies générales et diathésiques ; c'est pour nous conformer à un usage généralement accepté que nous l'avons conservée au milieu des affections du larynx.

5° Enfin nous dirons quelques mots des tumeurs ou dégénérescences les plus connues, en particulier des polypes et du cancer.

Les laryngites peuvent se classer ainsi qu'il suit :

LARYNGITES AIGUES.....	}	PRIMITIVES.....	{ Catarrhale. Phlegmoneuse (angine laryngée).
		SECONDAIRES....	{ Syphilitique. Erysipélateuse. Variolique. Typhoïde. Morveuse.
LARYNGITES CHRONIQUES.	}	PRIMITIVES.....	Catarrhale. Glanduleuse.
		SECONDAIRES....	{ Syphilitique. Tuberculeuse. Des états infectieux.

LARYNGITES AIGUËS

I. LARYNGITE CATARRHALE. — La laryngite catarrhale est une affection des plus communes ; quand elle est primitive, elle résulte en général de l'impression du froid, et constitue, avec le catarrhe de la muqueuse trachéale, la base anatomique du *rhume proprement dit*. Elle peut être aussi causée par la respiration

de vapeurs ou de matières irritantes. La laryngite catarrhale secondaire n'est pas moins fréquente : constante dans la rougeole et dans la grippe, elle existe souvent dans la fièvre typhoïde, dans la coqueluche, quelquefois dans la variole et dans la syphilis au début de la période secondaire.

La laryngite catarrhale aiguë atteint son maximum de fréquence chez les enfants, elle est très commune chez les chanteurs et chez tous ceux qui abusent de leur voix et poussent des cris prolongés.

Elle est caractérisée anatomiquement par le gonflement et la rougeur diffuse de la muqueuse laryngée, et par la production d'un exsudat muqueux et transparent qui contient de grosses cellules globuleuses et des leucocytes ; bientôt ce liquide s'opacifie et il ne tarde pas à devenir muco-purulent.

Suivant Rindfleisch, les globules de pus proviennent de la prolifération des cellules du chorion muqueux qui écartent l'épithélium pour venir se mélanger au liquide exsudé ; pour Eberth, ils résultent de la division des noyaux du protoplasma des cellules du catarrhe. Cohnheim pense que ce sont des globules blancs qui ont filtré à travers la paroi des vaisseaux capillaires.

Les glandes de la muqueuse sont gonflées, et l'expulsion de leurs produits à l'extérieur détermine de petites exulcérations irrégulières et superficielles. La rougeur est très accentuée sur les replis ary-épiglottiques, quelquefois les cordes vocales sont striées en rouge, très souvent elles sont intactes.

La présence de l'exsudat sur la muqueuse du larynx, en irritant les filets terminaux du larynx supérieur, détermine de la *toux* : celle-ci est souvent rauque et douloureuse, elle est superficielle, comme on dit, et le malade lui-même a conscience qu'il s'agit d'une toux laryngée.

La toux est suivie en général d'une *expectoration* dont les caractères varient avec la période de la maladie. Lorsque le gonflement de la muqueuse est très prononcé, il y a de la *dyspnée*, la respiration devient courte et sifflante ; enfin la voix subit des *modifications de timbre*. Ces modifications sont justement attribuées à la présence de l'exsudat sur les cordes vocales, et les variétés qu'elles présentent s'expliquent par la plus ou moins grande facilité que les replis vocaux ont à se tendre. Habituellement la voix est plus grave et un peu rauque ; quelquefois elle est un peu discordante, ce qui tient à l'asynergie de la contraction : l'exsudat déterminant des *nœuds de vibrations* (J. Müller) sur la longueur de la corde, nœuds de vibrations qui font vibrer les

replis à des tons de hauteur différente. Dans d'autres cas, il peut y avoir aphonie complète; celle-ci peut être attribuée, soit au gonflement des replis boursoufflés qui ne peuvent plus se tendre suffisamment, soit à un certain degré de paresse des cordes vocales, ainsi que l'a bien montré Gouguenheim.

Ainsi donc : toux, expectoration, dyspnée, modifications de la voix, tels sont les symptômes essentiels de la laryngite catarrhale, symptômes que nous retrouverons du reste dans toutes les autres inflammations du larynx.

La douleur est peu vive; elle se borne le plus ordinairement à une sensation de cuisson, de brûlure. Si l'épiglotte, et surtout la région aryénoïdienne, participent à l'inflammation, la déglutition est pénible; il y a en même temps de la dysphagie. Le plus souvent ce sont les mouvements du larynx qui déterminent la douleur.

Les symptômes généraux sont peu marqués, à moins que la laryngite ne soit secondaire; quand elle est primitive, on ne remarque qu'un peu de fièvre le soir, un léger degré de courbature, un peu de céphalalgie et de diminution de l'appétit.

La laryngite catarrhale simple est essentiellement bénigne, elle ne dure pas au delà de quelques jours, mais les malades qui en sont affectés sont très exposés à la récurrence; quelquefois elle passe à l'état chronique.

La laryngite catarrhale chez les jeunes enfants revêt des caractères particuliers qui l'ont fait pendant longtemps considérer comme une variété à part; nous lui consacrerons plus loin un article spécial, dans le chapitre qui traite des accidents et complications des laryngites.

Le *traitement* ne comporte pas de médication active : il faut simplement éviter l'action de l'air frais, qui provoque des quintes de toux, et tenir le cou enveloppé chaudement; recourir aux boissons émoullientes pour faciliter la déglutition.

Les bains de pieds sinapisés pourront être employés avec avantage; s'il y a un peu de fièvre, on prescrira quelques gouttes de teinture d'aconit ou de la poudre de Dover.

Trousseau a recommandé un procédé qui, dans quelques cas, peut soulager assez rapidement le malade : c'est le bain d'air chaud. On place le malade sous une couverture de laine et sur un siège au-dessous duquel on allume deux ou trois lampes à alcool. Ce procédé détermine une sudation parfois des plus salutaires.

Dans les cas un peu sérieux, on prescrira un éméto-cathartique.

Enfin, si la région interaryénoïdienne est gonflée et exulcérée, et si la dysphagie est prononcée, on fera avec avantage des applications au pinceau avec une solution de cocaïne au dixième.

II. LARYNGITE FRANCHE PHEGMONEUSE. — On observe quelquefois une laryngite aux allures plus franchement inflammatoires à laquelle on a donné les noms d'*angine laryngée*, *laryngite intense*, *laryngite sous-muqueuse*, etc. Cette laryngite est assez rare dans nos pays; dans les contrées septentrionales, elle se développe surtout chez les enfants, à la suite de l'ingestion de liquide bouillant avalé par mégarde. Le processus inflammatoire peut être assez énergique pour déterminer rapidement la production du pus, qui se collecte sous forme de petits abcès sous-muqueux.

Ce qui caractérise cette variété, c'est la marche rapide des accidents, qui atteignent leur apogée en quatre ou cinq jours, et les troubles dyspnéiques qui peuvent être aussi intenses que ceux de la laryngite striduleuse, mais qui s'en éloignent par leur persistance et leur continuité. Il y a une douleur rétro-thyroïdienne très vive, soit spontanée, soit à la pression; les quintes de toux, les mouvements de déglutition produisent une sensation de déchirement que l'action de parler peut aussi provoquer; enfin il existe des symptômes fébriles accentués, une céphalalgie intense, etc.

On a pu dans quelques cas pratiquer l'examen laryngoscopique : on a vu la muqueuse énormément boursoufflée et d'une coloration écarlate; la glotte est presque effacée, et les cordes vocales inférieures apparaissent vivement injectées ou avec une teinte blanchâtre, semblable à celle que produit le contact du nitrate d'argent (Ludwig Türck).

La laryngite aiguë intense se complique très souvent d'œdème de la glotte; quand elle se termine par la mort, c'est à cette complication que le malade succombe généralement.

Le *traitement* doit être prompt et énergique; il faut appliquer des sangsues ou des ventouses scarifiées au-devant du cou, et dès le début administrer un vomitif; par ces moyens, on sera quelquefois assez heureux pour enrayer ou tout au moins pour modérer la marche des accidents.

Les fomentations chaudes, les fumigations de jusquiame ou de belladone, enfin les narcotiques seront utilisés pour calmer la toux et les phénomènes douloureux, et pour prévenir les accidents spasmodiques. Dans les cas extrêmes, il faudra recourir à la trachéotomie.